

Du même auteur

Nuits off - Editions Lilo 2009

L'insolence du quiproquo - Editions Lilo 2010

Histoires d'amour sans queue, ni tête - Editions Lilo 2013
(recueil collectif)

Le sourire du singe - Editions Lilo 2013

Petit traité à l'intention des Rossignols - Editions Lilo 2014
(recueil collectif)

Le voleur de silhouettes

Laurent Nicolas

Editions lilo
Collection dirigée par Lydie Dubol

© 17, avenue Ledru-Rollin - Editions Lilo 2010

Crédit photo Shutterstock

N° ISBN 978-2-9534821-9-5

Avant-propos

"Loin d'être une partie de plaisir, la cavale est une prison parallèle" disait Jean-Claude Pirotte qui aura passé sa vie à fuir et que la maladie a finalement rattrapée. C'est dans ces injonctions que j'identifie parfois mes personnages.

Je garde l'idée qu'un narrateur est toujours un peu triste, comme dans une solitude noire. A fond de cale et en voyage. Je n'arrive pas à imaginer un narrateur autrement qu'alcoolique, buveur héroïque en proie à des démons intérieurs.

Le mien est en littérature par hasard, comme moi. Il dérive lucidement et me ressemble de plus en plus. Il est minuit depuis toujours pour lui. Et il déteste par dessus tout l'idée de disparaître. Le narrateur par logique est immortel. Les écrivains, les poètes et les artistes hélas ne le sont pas. Ce livre est donc dédié à tous les narrateurs passés et à venir.

Il neige sur Savannah

L'aéroport de New York était bloqué sous la neige et celui de Chicago ne tarderait pas à suivre. Du coup, tous les vols pour cette destination étaient annulés. Le plus drôle, c'est qu'American Airlines embarquait en priorité sur ce dernier vol les résidents des USA. Pour les autres, la compagnie proposait donc de patienter, reporter ou prendre une autre direction. Roissy allait très vite devenir une espèce d'auberge de jeunesse pour la nuit.

Aucun vol ne pouvant être garanti au départ le lendemain, je trouvais ridicule de me risquer à attendre alors que la tempête allait durer quelques jours et perturber savamment le trafic aérien. Je devais donc négocier un transfert sur une autre destination auprès du guichet de la compagnie.

On me proposait généreusement un Paris – Atlanta avec un départ dans moins d'une heure.

J'étais là au comptoir, faisant mine d'hésiter alors que la situation me convenait parfaitement. Je n'avais qu'une idée :

partir le plus vite possible et éviter de passer une nuit à Roissy alors que les valises sont faites.

Une jolie blonde aux mèches rebelles arriva au guichet dans la même situation. A ce que je compris, elle venait déjà de loin et devait impérativement rejoindre Big Apple. On lui expliqua alors dans un anglais de compagnie d'aviation que ce serait impossible par les airs. Il lui faut tenter la nage ou dans ce cas particulier le ski de fond. On lui proposait à son tour le repli sur Atlanta.

C'était le dernier vol vers le continent américain de la soirée. Elle était comme moi, passablement énervée, mais surtout très appuyée au guichet. Les coudes plantés et la grimace boudeuse. Je tentai une percée en français.

– Je crois que je vais louer une voiture à Atlanta, ai-je lancé en regardant la fille.

– Vous croyez ? Puis, en anglais, elle demande à l'hôtesse : Mais c'est combien de temps de route ?

– Je ne sais pas exactement, en conduisant bien on doit pouvoir le faire en douze ou treize heures.

– Ça fait toute une journée de route, murmure-t-elle. C'est long mais ce n'est pas idiot.

– Si vous voulez, je vous fais profiter de ma voiture et cela ne vous coûtera que le partage de l'essence. Je crois que la compagnie est ok pour prendre la location à sa charge.

Elle me regarda, étonnée de ma sollicitude.

– Simple solidarité de naufragés des airs, ai-je ajouté.

Ce sont ces moments qui semblent incroyables. Il faut soudain en un instant, devant l'hôtesse débordée et impatiente, prendre une décision. On s'imagine un tas de choses, on soupèse le pour et le contre.

Il faut s'installer dans les escalators du destin qui mènent tout à coup vers un étage inconnu du supermarché de la vie.

On pense des trucs idiots. Il y a ce film où le mec donne sa carte d'embarquement à un autre type et l'avion s'écrase. Il y a cette fille qui est là et dans ses yeux j'ai l'impression que défilent et les scènes de tous les films gores, d'amour et catastrophe que sa mémoire parvient à lui faire ressurgir. J'envisage de dire quelque chose pour la rassurer, lui expliquer que je n'ai encore égorgé aucune jeune femme ces dernières heures, que je ne suis pas un obsédé sexuel ou un psychopathe. Mais je me ravise. Il est évident qu'un désaxé s'empresserait de dire qu'il est un mec bien. Donc, en toute logique, je ne dis rien. Il n'y a que mon passeport français sur le comptoir à côté du sien. Notre seule certitude réside dans cette soudaine entraide face à l'adversité. Mais il y a pire :

Il nous faut décider en sachant pertinemment que désormais notre vie ne sera plus celle que nous avons programmée en réservant notre vol d'un clic sur internet. Comme elle sans doute, je m'imaginai somnoler dans le vol en relisant un bouquin ou en regardant un film. A l'arrivée, tout serait simple, on viendrait me chercher et je serais de nouveau dans mon bocal habituel. Sans surprises. Mais là, tout à coup, trois flocons plus tard...

Notre Paris – New York n'est plus un simple trajet en avion, ce n'est plus un vol promo. Il va devenir un voyage *in terra incognita*.

– Je crois que vous n'avez pas le choix à moins d'attendre que la tempête cesse. L'offre de monsieur est très honorable, reprend l'hôtesse qui semble tout à coup pressée et heureuse de solutionner deux dossiers de litige en une seule mise.

La fille me regardait, je lui fis un signe de main accompagné d'un haussement d'épaule significatif du "*as you want*" qui

sembla la rassurer.

– On négocie encore un hôtel en arrivant ! dit-elle en français, je n'ai pas envie de passer une journée dans la voiture après huit heures d'avion.

La fille du guichet nous regarde en souriant. Elle a deviné.

– Je crois que l'assurance de la carte de crédit vous offre déjà votre hôtel : je vais m'occuper des réservations de deux chambres en plus de la voiture.

Puis, sans attendre la réponse, l'hôtesse nous tend deux nouvelles cartes d'embarquement en classe affaire.

Evidemment, voilà une proposition difficile à refuser.

On s'est pressés vers la porte d'embarquement du vol d'Atlanta qui semblait retardé pour l'occasion.

En quelques instants, nous voilà avec d'autres passagers « *delayed* » dans des fauteuils luxueux, assis côte à côte. Un steward nous offrit une coupe de champagne. On s'est souri en trinquant.

– Je m'appelle Eather, dit-elle. Je crois que finalement ça ne commence pas si mal.

– Nous pourrions en effet être dans une plus mauvaise passe, ai-je murmuré en faisant tinter les verres.

Finalement, la mauvaise humeur est passée et elle avait l'air de s'amuser de cette situation imprévue.

– Ce qui compte, c'est que l'on décolle, après ça ne peut que bien se passer.

Je lui montrai en riant notre hôtesse du guichet qui arriva avec nos réservations d'hôtel et de voiture en nous souhaitant un bon voyage. Eather était aux anges. J'avoue que ça se goupillait franchement bien pour moi.

Elle surveillait par dessus mon épaule les documents que me remettait l'hôtesse.

– C'est cool en fait, je ne me voyais pas passer la nuit à Paris. Au moins, demain on sera aux Etats-Unis. C'est trop bien, je vous remercie.

– Je crois que c'est un quatre étoiles en plus. Vous connaissez Atlanta ?

– Non je suis allée dans le sud, en Floride avec mes parents mais j'étais enfant, murmura-t-elle.

J'essayais de lui donner un âge, je surpris quelques rides cachées sous un fin maquillage. Elle naviguait en cette sublime période pour une femme où la beauté s'affirme. Délaissant les traits de l'enfance, affirmant la naturelle grâce d'une femme entre deux âges. Pourtant, elle faisait tout dans son look pour paraître plus jeune : le jeans, la tunique savamment négligée. De sa silhouette d'étudiante se dégageait l'assurance d'une jeune femme accomplie. L'avion décolle. Je surveillais du coin de l'œil ses jolis yeux bleus pétiller, sa peau mate faisait ressortir quelques taches de rousseur, preuve d'une peau de blonde burinée au soleil. C'est étrange comme des détails cutanés peuvent parfois porter bien plus d'informations qu'un passeport. Cette fille avait dû passer des mois en mer, j'y mettrais ma main à couper. On repris une coupe de champagne. J'adorai ce nouveau clin d'œil du destin.

En général, je déteste faire la conversation à mes voisins en avion. Presque à chaque fois, le voisin est un abruti fini et, dès les premiers mots échangés, il se croit autorisé à vous déverser en flots le récit d'une vie pitoyable. Baignant dans la banalité et dont l'ennui dépasse l'imaginable. Au pire, certains sont de simples mythomanes sans imagination. Les femmes voyageant seules, souvent en déplacement professionnel, racontent leur désespérante existence de célibataire névrosée. On sent poindre néanmoins dans leur

poussée de désespoir hormonal l'espoir de trouver un mari soumis et obéissant sur lequel elles pourraient passer leur humeur acrimonieuse.

Cette fois, c'était différent. Eather était enjouée, son sourire et sa conversation illuminaient mes premières heures de vol. J'étais sous le charme de cette femme simple. Elle m'apprit qu'elle partait rejoindre une amie pour quelques semaines de vacances. A son tour, elle me questionnait, émettant quelques opinions simples et s'étonna du menu de la classe affaire. Elle se réjouit du choix de film à la demande, se régala de champagne espérant déjà un verre de vin supplémentaire au repas. J'avais l'impression de dîner avec une copine. J'oubliais l'avion, les turbulences. Elle fut bavarde. Ponctuant ses phrases par un petit accent étrange que je ne parvenais pas à localiser. Elle évoquait sa passion de la mer, avait grandi avec une sœur plus jeune, laquelle devait se marier dans un mois à Sant Martin's.

Tiens ! Nous voilà un point commun. J'évoque avec elle cette île où je suis allé quelques fois.

Elle m'interroge sur Grand Case, il semble qu'elle y ait vécu. Je parle du port du Marigot. Elle y a des amis. Ainsi donc, serait-ce une fille de marins ?

Il y dans ce coin-là une foule de gens qui vivent sur des voiliers.

Elle ne répondait pas. Simple discrétion sans doute.

Après le dîner et le digestif, nous nous sommes enfermés avec les casques audio sur les oreilles pour regarder un film, mais très vite notre envie de parler prit le dessus. Comme nous réclamions des whiskys, elle m'interrogeait. Cherchant à savoir, à comprendre. Elle avait tout comme moi une boulimie de bavardage. Nous riions des mêmes blagues, nous nous amusions comme des fous de cette rencontre

inopinée.

Enfin, comme il est tard, elle tente quelques questions plus personnelles.

– Après tout ! dit-elle, je vais m'embarquer en voiture avec vous, j'ai bien le droit d'être curieuse.

– Tout à fait, c'est même recommandé, on ne sait jamais.

Elle riait.

– Allez, ne soyez pas énigmatique, je trouve que les hommes mystérieux ont plus de charme que les autres, mais vous vous avez l'air tellement discret que je brûle d'envie de tout savoir.

– Demandez-moi, je vous répondrai.

– Oh non, je ne pose pas de questions, c'est à vous de me dire. C'est plus amusant.

En disant cela, elle s'était retournée de manière à être assise de côté, je m'installais aussi sur le fauteuil afin que l'on soit ainsi presque face à face. Je lui tendais mon verre. On trinquait. Nos visages étaient proches, je sentais ses cheveux contre moi.

Cette fois, on avait trop bu. C'était la pose idéale pour les confidences à mots couverts.

– On va vider le bar de la classe affaire si je commence à vous raconter ma vie, ai-je murmuré en secret dans le creux de l'oreille.

– Bonne idée.

– Ainsi donc vous trouvez que j'ai du charme ?

– Oh non ! rit-elle, ne me faites pas la cour, j'aime mieux quand vous êtes mon copain de mésaventures de voyage. Les amoureux m'épuisent et je me prends à chaque fois les pieds dans les affaires de cœur.

– Pareil pour moi, je vous l'avoue ! Alors je commence par quoi ? Mon enfance, mes notes en classe, le prof d'histoire

qui est devenu un ami ? Les voyages ? Je ne sais pas pourquoi, mais je ne me vois pas procéder par méthode empirique. On ne peut pas demander à un homme de raconter sa vie en huit heures d'avion en ne respectant pas une approche spécifique !

– Alors c'est bon, vous gagnez ! J'opte pour la solution aléatoire et l'alcool !

– Oui je suis pour, c'est à l'évidence celle qui convient le plus à notre situation.

– Vous trouvez que nous avons déjà une situation tous les deux ? riait-elle

– Oui, nous sommes dans un système de postulats d'un côté et assis côte-à-côte dans un avion de l'autre... Moi aussi je trouve que vous avez du charme!

Elle me souriait de nouveau et approchait son visage du mien. A me toucher. Il me semblait même que nos nez se sont frôlés.

– Vous êtes amusant en tout cas, vous séduisez souvent les femmes dans les aéroports, j'imagine ?

– Chaque fois que je vous rencontre.

– Changeons de sujet, j'aime trop votre voix quand vous me dites ça. Vous savez, toutes les femmes adorent qu'un homme ait l'air de dire ces mots-là pour la première fois. Mais la plupart du temps, on sait trop bien que ce ne sont que des histoires. Après une ou deux galipettes, le monsieur s'en va retrouver son épouse et l'on reste avec des remords et des souvenirs douloureux.

– J'ai parfaitement raté ma vie jusqu'à présent, rassurez-vous, cela me protège des turpitudes des relations extraconjugales. Je n'ai aucune maison où aller, la dernière que je louais a été abattue par erreur.

– Comment cela ?

- Un type est arrivé un matin avec une grosse pelleteuse et a rasé la maison !
- Comme ça, rasé ?
- Oui, vous savez, c'est très simple avec ces engins, en quelques coups de bras mécaniques ils vous font sauter un mur porteur et tout le machin s'effondre comme un château de carte.
- Et vous n'aviez pas été prévenu ? demanda-t-elle étonnée.
- Non rien, en fait l'artisan s'était gouré d'adresse, il devait raser le bâtiment voisin. Emporté dans son élan d'extermination, il a enchaîné sur mon logement.
- Et vous étiez-là ?
- J'étais parti faire quelques courses, quand je suis revenu il venait d'arracher ma chambre à coucher.
- Non !
- Heureusement, je n'avais pas fait le lit. Je m'en serais voulu, sinon.
- Mais c'est incroyable ! Vous êtes en train d'essayer de me faire croire que l'on vous a rasé votre maison ? Je ne peux pas souscrire à pareille fadaise, vous me faites marcher !
- Ensuite le proprio est arrivé. C'était assez drôle de voir le pauvre rentier devant son placement au raz du sol. J'ai récupéré quelques bouquins dans les décombres et, avec le fric que m'a filé l'assurance, je me ballade un peu depuis quelques mois.
- Je n'y crois pas. C'est une blague.
- Non, je vous assure, j'ai touché pas mal d'argent.
Je sortais mon téléphone et je lui montrais les clichés des décombres que j'avais faits ce jour là.
- Vous vous moquez de moi. Ça n'arrive que dans les films !
- Je sais, les choses incroyables pourtant arrivent vraiment,

sinon nous ne serions pas là dans cet avion à boire du 12 ans d'âge au-dessus de l'océan. C'est fascinant que cette boîte de ferraille de plusieurs tonnes nous trimbale à 800 km/heure et pourtant c'est parfaitement banal. J'avoue que ça n'arrive pas souvent, mais finalement c'est assez sympa de vivre dans l'incroyable.

Eather semblait stupéfaite de mon récit, réclamait encore à boire et finit pas rester silencieuse.

– C'est fou votre histoire quand même, ça doit faire drôle. Vous me raconterez la suite demain, promis ? Je veux savoir ce qu'on ressent quand on met tout à plat comme ça et qu'on prend la route.

– Promis, je vous raconterai tout demain, dormons un peu.

Il faudrait concevoir les relations humaines comme des sinuosités. Parfois, au travers du chemin, une voie cautele se ferme, une autre s'épanouit. J'avais, à ce moment, l'impression de ne plus être le malchanceux dont on a rasé la maison mais enfin le type qui rencontre la super nana dans un vol long courrier.

J'avais toujours cet indicible espoir dans ces silhouettes croisées au hasard des embranchements. Quelques jonctions conduisant à des bifurcations, et soudain il arrive que se créent de véritables raccordements.

Elle s'est endormie sur mon épaule. De tous les enchevêtrements de la vie, il restait des anfractuosités dans lesquelles se précipiter avec passion. C'était ce que j'étais en train de faire encore une fois. J'allais y laisser ma peau, me faire écorcher vif ! Mais c'était donc la visée qui s'annonçait et je m'y engageais avec délectation, celle du condamné à qui l'on va greffer un nouveau cœur.

Il manquait juste la partie de jambes en l'air dans les

toilettes de la classe affaire et la vie serait un paradis sur terre et dans les airs. Mais ce fantasme semblait recalé par la jeune génération. De ce côté-là, ma belle inconnue était aux abonnés absents. Morphée et le Glen Morangis avaient eu raison de sa libido. Elle ronflait comme un sonneur et je me régalais de cette douce intimité qui tranchait parfaitement avec l'image de la frêle minette que j'avais embarquée dans mon équipée. Son inélégant barrissement n'était-il pas la preuve de son abandon et de l'inévitable rapprochement qui nous projetait l'un vers l'autre ?

L'arrivée à Atlanta fut à cette image, nous étions presque déjà un couple aux yeux des douaniers, du loueur de voiture, de l'hôtelier qui nous donna des chambres communicantes. Eather trimbalait son look de routarde avec son sac à dos et une grosse boîte contenant une guitare. Elle faisait tout pour être définitivement craquante. Enjouée, les yeux cernés.

J'étais épuisé, je m'allongeais sur mon lit après une douche pour somnoler. Eather vint frapper à ma porte. Elle ne voulait pas rester seule. On avait transformé les deux chambres communicantes en une vaste suite. Elle s'était installée près de moi pour regarder la télé. On avait fait monter un plateau repas avec de la bière et des club sandwiches. Elle portait une incroyable tunique longue comme une chemise d'homme qui devait lui servir de chemise de nuit. J'admirais ses merveilleuses jambes. Normalement, dans ce genre d'histoire, on aurait peut-être dû faire l'amour. Mais je me suis endormi et c'était très bien aussi. Je l'entendais durant mon sommeil croquer des cacahuètes en regardant la télévision. J'avais l'impression de dormir avec un écureuil sur les genoux. Ce n'était que sa tête. Puis elle s'endormit de nouveau. Cette fille tenait bien des sciuridés mais plutôt dans la branche des marmottes.

L'alcool et les émotions de ce voyage consummaient-elles nos ressources vitales ?

Je me réveillais au milieu de la nuit, sans doute à cause du décalage horaire. Je sortais sur le parking de l'hôtel faire quelques pas sur Peachtree Road. Cette ville possédait à peu près autant de charme que le parvis de la Défense. Mais je me renseignai à la réception de quelques lieux de perdicion taillés à mes proportions. Celui-là était l'inévitable Whiskey Blue. Je n'avais donc aucune excuse pour ne pas m'alcooliser sereinement durant cette première étape en Géorgie. Je ne connaissais pas cette ville et je n'avais aucune idée de l'endroit où j'allais échouer. Tout cela était à la fois irréel et parfaitement habituel.

La tempête de neige sur New York, sans doute la dernière de la saison, me poussait inexorablement vers le sud. J'y pressentais déjà l'appel du destin et du climat plus serein. Quelle stupide idée d'aller dans Big Apple par un froid de canard alors qu'en continuant de descendre un peu, il ferait des températures plus humaines. J'envisageais même d'emmener Eather à la plage demain. J'avais connu un Français installé à Savannah. Ce n'était finalement qu'à quelques heures de route. Le type réparait des motos en France, puis après la crise et un divorce, il était venu ici. Il s'était installé là comme jardinier. Il habitait une baraque dans une impasse sur l'océan. Je m'imaginai que ce serait une agréable escale. En plus, il n'est pas le genre de type à refuser son hospitalité. Un petit détour au soleil me ferait le plus grand bien. Il ne me restait plus qu'à négocier l'affaire avec la jolie blonde.

Nous avons pris un copieux petit-déjeuner comme seuls les

hôtels du sud peuvent les servir.

En fait c'était un véritable repas et Eather avait l'air affamée. Voilà plusieurs jours que la jeune femme voyageait.

– Vous êtes pressée d'arriver à New-York ? ai-je demandé.

– Vous, vous voulez faire un détour ! a-t-elle murmuré en faisant un petit sourire.

– Tant qu'à faire... Maintenant qu'on est là... ? Je me disais que j'aimerais rendre visite à un ami à Savannah, c'est au bord de la mer.

– Vous êtes drôle, vous avez l'air timide soudainement !

– Ce n'est pas ce que nous avions prévu. Je me demandais si vous alliez accepter.

– Vous avez raison, après tout ! On a cette voiture de location offerte par la compagnie, on aurait tort de ne pas en profiter. Et puis, il suffit que j'appelle New-York pour prévenir que je change mes plans et que j'arriverai plus tard.

– Vous êtes extraordinaire ! avais-je seulement murmuré. Dommage que vous ne m'autorisiez pas à vous faire la cour, je crois bien que j'aurais tenté ma chance.

– Oui, avait-elle rit, dommage en effet !

A ce moment, elle avait redressé sa tête et m'a fixé longuement. Je ne pouvais détacher mon regard de ses yeux bleus. On était resté un moment comme ça. Sans doute à attendre que l'un ou l'autre trouve une bêtise à raconter.

Dans un film, il y aurait eu de la musique. En fait, il y en avait. C'était hélas une reprise instrumentale de September comme il en passe dans les supermarchés. Le titre saboté d'« *Earth, Wind and Fire* ». L'hôtel devait acheter ces bandes sonores en Chine car les arrangements à la boîte à rythmes faisaient plus penser à du théâtre nuoxi qu'à du jazz rock des années 70. J'étais en train de tomber amoureux sur un fond musical guimauve interprété au synthétiseur avec des

moufles. On ne devrait garder de ce genre de moment que des images parfaites, la lumière idyllique de ce matin des premiers jours d'avril. J'envisageais de couper le son de ma mémoire, de foncer à la réception pour égorger l'hôtesse et le manager. Mais je n'en fis rien. On restait comme deux cockers dans un dessin animé à se regarder bêtement. Il ne manquait plus qu'un plat de spaghetti.

J'appelais Luc Morant à Savannah pour le prévenir de notre arrivée, il s'en réjouissait et préparait un petit plat pour la soirée.

Eather était enjouée et le soleil nous accompagnait, tandis que nous chargions nos sacs dans le coffre de la Ford Escapade. On nous avait octroyé ce crossover au look de 4X4 car l'agence avait été prise d'assaut par les naufragées des vols de New York. C'était le seul véhicule qu'il leur restait. Nous avions donc, en plus, une auto à la hauteur et au nom prédestiné pour notre aventure. Je l'aidais à caler la housse de la guitare. J'avais envie de l'embrasser. Elle s'était penchée vers moi, j'aurais parié qu'elle aussi avait retenu un baiser.

– C'est trop bien ! a-t-elle crié comme une enfant découvrant un nouveau jeu. Elle ouvrit la boîte à gants et appuyait sur tous les boutons.

– Il y a même un toit ouvrant.

– Et un GPS.

Bref, on était en vacances et je pris la route avec le sourire aux lèvres. Cette fois, oui, notre liberté nouvelle conquise par les jeux de l'adversité nous gratifiait du statut de « voyageur ».

Personne ne pouvait imaginer ce qu'il allait arriver, nous n'en avions, nous-mêmes, absolument aucune idée et c'est évidemment ce qui convenait tout à fait au moment présent.

Je crois que nous en tirions un véritable plaisir et qu'il n'y avait plus qu'à envisager l'aléatoire comme compagnon de route et laisser le grand freeway américain faire le reste.

L'interstate 16 ici s'appelle Jim Gillies Savannah Parkway. Du nom d'un sénateur démocrate de l'état de Georgie. C'est un de ces freeway d'une monotonie affligeante, et les quatre heures de route au paysage répétitif sont surtout l'occasion d'écouter de la musique, de discuter et de fumer clope sur clope. On aurait pu prendre une photo par la fenêtre des champs et des forêts la copier/coller sur le pare brise durant une journée sans qu'on y voit de changement avec la réalité. Après Macon on était sortis de l'autoroute pour se retrouver à Allentone. C'est le genre de bled que personne ne connaît, qui tient presque de la ville fantôme. Il n'y a que « *the four contry banck* » qui précise sur son totem d'entrée qu'elle est là depuis 1970. Indication censée rassurer le chaland, car avec la crise... Sur la façade il y avait tout de même quelques trous de chevrotine. Mais ce que je cherchais, c'était surtout un petit restaurant paumé au bord de US80 comme on n'en fait plus, et qui constituait une halte idéale lorsque l'on n'est pas pressés... L'endroit était une ancienne station-service, mais les crises étant aussi passées par là il ne restait plus que le dinner's. Eather était en jeans et t-shirt blanc. Ses cheveux auburn semblaient dorés dans le soleil qui nous souhaitait la bienvenue.

– Moi qui me préparais à enfiler des pulls : si je m'attendais à ressortir mes lunettes de soleil ! Arrivée à Savannah, je veux faire les boutiques pour changer ma garde-robe ! rit-elle.

– Il ne devrait pas trop neiger avant ce soir, avais-je plaisanté en entrant dans le bar.

La serveuse était venue nous apporter la carte et du café.

– Vous pensez qu’il va neiger ? a demandé naïvement Eather à l’employée.

La fille avait éclaté de rire.

– Il fait toujours doux dans le sud, mademoiselle, on n’a jamais invité la neige ici. Il fait un peu froid la nuit en ce moment mais la température est de 65 ou 70° la journée.

Eather me regarde avec des gros yeux.

– Ça fait combien ? demanda-t-elle.

– Autour de 20°

– Ça me va, je veux vivre ici alors !

La serveuse était repartie en riant.

– Vous vous moquez de moi, vous voulez me faire passer pour une idiote.

– Vous avez toujours vécu au chaud, on dirait, avais-je demandé.

– Oui j’ai grandi sur le bateau. Je suis née en Nouvelle-Zélande puis on est partis dans les Caraïbes.

– Ah oui... C’est donc ça votre accent, avais-je murmuré.

– Quel accent ? J’ai un accent ? c’était-elle inquiétée.

– Rassurez-vous, il est très discret et il vous donne encore plus de charme.

– Vous n’arrêtez jamais, vous ! Mais vous, vous avez l’air d’être déjà venu ici on dirait ? dit-elle pour changer de sujet.

– C’est juste une impression, je vous assure, et elle va vite passer.

– Vous êtes insupportable : on dirait que rien n’est sérieux pour vous ! Mais cet ami chez qui nous allons, vous pourriez m’en dire plus.

– En fait, je ne crois pas qu’il ait une vie extraordinaire comme la vôtre, mais c’est un chic type et il a une baraque qui donne sur la mer.

- J'ai bien envie d'aller à la plage, c'est chouette.
 - Parfait, je vous garde avec moi.
 - Vous croyez que vous allez vous en sortir ?
 - J'ai déjà l'impression qu'on forme un vieux couple, j'ai presque deviné vos manies.
 - Je n'ai pas de manies !
 - Si ! Vous posez la tête sur mes genoux à chaque fois qu'on regarde la télévision.
 - Oui et je mange des cacahuètes.
- Cette fois on se dévorait encore des yeux, elle se penchait vers moi. J'ai craint le pire. Elle s'est levée et a posé un baiser sur ma joue.
- Vous êtes un étonnant compagnon de voyage, monsieur.
 - Vous partez ?
 - Je vais marcher et fumer dehors un moment.

Je la regardais s'éloigner en restant songeur ...

Il n'y a sans doute que des hasards qui accrochent les silhouettes des halls d'aéroport entre elles. Certaines se bousculent, d'autres s'effacent par les portes d'embarquement. Parfois, un regard échangé, quelques mots, une politesse. Un renseignement. De longues heures dans des sièges inconfortables. Un homme, un jour, qui était assis à côté d'une très jolie femme s'est mis à lui parler et à ce moment la femme qui, en toute autre situation, en tout autre lieu, n'aurait pas répondu s'est mise à discuter longuement avec lui. J'étais à l'écart à surveiller la scène. Disons plutôt que j'étais là à patienter, ce qui me laissait tout loisir de regarder les micro-événements de cette zone d'attente. C'était étrange de voir ces deux inconnus se parler. C'était comme s'ils se retrouvaient. Se projetaient l'un contre l'autre, comme s'ils s'enlaçaient avec des phrases banales de

leur vie.

Puis, l'homme a été appelé aux hauts parleurs, il en avait oublié son vol. Ils se sont salués rapidement, puis il a disparu en courant. Ils se sont quittés ainsi sans même échanger leur téléphone. Et puis il s'est passé cette chose étrange. La femme s'est levée, s'est approchée du guichet d'embarquement et l'a regardé partir dans le tunnel qui conduit à l'avion. A ce moment, l'homme s'est retourné et ils se sont faits un signe de la main.

Je regardais par la vitre du restaurant. Eather était assise sur le capot de notre voiture de loc, Elle me tournait le dos, prenant le soleil. Eather fumant sa clope en regardant passer les bagnoles. A un moment, elle s'est retournée, elle aussi pour me regarder et elle m'a fait un signe de la main. Comme cette femme ce jour-là. En souriant. Il y avait ses cheveux qui faisaient des flammes dans le vent et le ciel qui gommait des fils nuageux.

Je capturai cet instant, incapable de savoir si ma mémoire parviendrait à en saisir la totalité. J'étais impatient de relever le moindre détail. Le réservoir d'eau, l'ancienne enseigne de la station service, un vieux pick-up rouillé derrière le talus d'aubépines. Un oiseau qui s'envolait au ralenti au passage d'un camion citerne chromé.

Je n'arriverais jamais à retenir tout ça. Et le parfum du restaurant, la musique country, les tiags de la serveuse. Le rocking-chair sur la terrasse et les yeux d'Eather qui plongeaient dans les miens avec inquiétude.

Une silhouette à ce moment suffit à représenter ces instants fugaces où s'impose la démonstration d'une notion, d'une impression que l'on croyait abstraite, une silhouette tout à coup portant en elle l'impression de liberté. Un état

finalement rare, et souvent illusoire, englobant ce moment présent et les émotions qui en découlent. Collé à la vitre du train qui part. Les signes de la main, les voyageurs, les enfants qui rient. Une femme qui pleure.

Depuis le départ de Paris, tout n'avait été que dans des rails et l'hypothétique changement n'avait en définitive ressemblé qu'à la page 2 du catalogue du tour opérateur. Le voyage lui-même, mouvement inanimé, n'avait été qu'illusoire. Une carte d'embarquement pour un voyage immobile. Un mouvement statique. Qu'avions-nous d'une nouvelle ville trouvé de différent ? Un hôtel normalisé aurait pu se situer dans n'importe quel autre pays.

Je regardais cette fille inconnue et j'avais cet étrange sentiment : il fallait à tout prix que je garde en moi ces impressions.

Je vois des figures et d'autres fissures. Des cicatrices en sentiments.

Un reflet de soleil dans les cheveux au vent. Un énorme camion qui passe en envoyant son cri rauque dans l'air. Un sourire et une raison de plus d'être ensemble.

Eather conduisait, on roulait comme ça sur cette route et le monde ne sait plus qu'il peut tourner sans nous. On filait les fenêtres ouvertes. Je tendais la main au vent pour sentir le soleil. Elle me regardait faire en souriant bêtement. On savait bien qu'on ne resterait pas comme ça. Il faudrait de la raison, du sens vers le chemin tracé, des routes qui mènent quelque part.

Eather avait tourné sur la gauche et la route s'impatientait en une vaste poussière rouge que soulève la voiture. On

semblait glisser sur un nuage qui nous poursuivait. On était entre le ciel et un autre bout du monde qui menait à Savannah par nulle part. Et c'est justement de ce côté-là que se retrouvaient les objets perdus. Il y a des carcasses, des vieilles bagnoles comme des animaux dépecés, des camions dinosaures, des citernes éléphants dans le cimetière des pick-up. Echarpés par des braconniers. Une fille en jeans qui fait des photos, s'allongeait sur l'acier pour sentir la chaleur du soleil griller la lumière.

Voilà ce qu'il y a dans cette silhouette-là, j'avais perdu le sens des nuances en quelques heures. Je la regardais faire des ronds de fumée et jeter dans le ciel des étoiles filantes. On écoutait des vieux morceaux de rock des années 70 toute la nuit en buvant des whiskies dans notre voiture de location. Allongés sur le toit, on regardait la nuit côte à côte. Il y avait des étoiles et nous avons décidé de ne plus aller ailleurs.

– Ce serait dommage qu'on ne s'embrasse pas maintenant, avait-elle dit.

– Oui ce serait con aussi de réduire tout ça à une image aussi attendue.

– Je suis restée comme ça de longues journées à regarder un homme vivre à côté de nous, Il avait le bateau près du nôtre, il était beaucoup plus âgé.

– Quel âge aviez-vous ?

– Oh... je ne sais pas, 15 ou 16 ans. J'ai aimé cette attente mais les souffrances de l'amour sont terribles aussi parfois. Et l'attente était un enchaînement insupportable. Une délicieuse cicatrice.

– Comment ça s'est terminé ?

– On a levé l'ancre. Dès qu'il y avait un problème, mes parents évitaient de se compliquer, ils levaient les amarres

et on repartait en mer. Après, on a commencé à retourner dans des ports où on avait déjà été. Et en fait, je me suis rendue compte qu'ils tournaient en rond finalement. Ils se croyaient libres parce qu'ils ne restaient jamais plus de 6 mois au même endroit, mais c'était un rêve, un rêve éveillé de liberté. Un peu comme le vôtre cet après-midi.

– Ah oui, vous croyez ? Juste une « parenthèse » alors.

Elle riait, sa tête sur mon épaule.

– C'est bien comme ça. Je ne me suis jamais sentie aussi bien depuis mon enfance.

Il commençait à cailler sérieux, la radio diffusait un titre de Carla Thomas qui avait dû faire la fortune du label Stax. Un pur bonheur qui donnait à ce moment le goût d'une scène de film noir et blanc. Je m'étais dit que je ne bougerais pas avant d'avoir fini mon paquet de clopes. On allait dormir dans un coin de la voiture, collés l'un à l'autre comme des chatons perdus. A l'aube, on avait remis le contact pour trouver un Texaco où boire un café dans une des périphéries de Savannah. On était allés faire les boutiques. On avait attaqué une échoppe de fringues d'occasion vintage qu'on avait dévalisé à coups de carte de crédit. On s'était fait une garde-robe plus adaptée au climat du coin. Il y avait eu cette fille à la caisse qui ne quittait pas Eather des yeux. J'avais d'abord cru qu'elles se connaissaient. C'était étrange comme impression. Cette fille toute jeune avait envie de demander quelque chose.

Comme je l'avais fait remarqué à Eather en sortant, elle m'avait pris le bras en riant.

– Je dois ressembler à une vraie américaine.

– C'est le rêve de toute les Néo-Zélandaises, on dirait ?

Elle n'avait pas répondu, elle semblait un peu contrariée. Elle

n'avait plus parlé jusqu'à ce qu'on s'engage dans l'impasse qui mène à la maison de mon ami. Une jolie lumière perçait des palmiers centenaires et un vaste bouquet de cyprès noirs des marais tombait en flou touffu sur la toiture de la maison.

J'avais remarqué à ses yeux qu'elle trouvait l'endroit magique. Ce petit lotissement populaire du bout du monde ressemblait à s'y méprendre à l'idée que l'on se fait d'un endroit secret où se cacher après avoir attaqué une diligence. On s'est souri avant de descendre de la voiture, Bonnie and Clyde n'auraient pas été plus complices que nous à ce moment-là. Elle m'embrassait et promit de me faire un poème qui raconterait tout le tumulte de sentiments qui se fracassaient en elle à ce moment. Je coupai le contact de la voiture.

Luc Morant était un type extraordinaire. Il nous attendait sur le pas de sa porte avec un sacré sourire. Le grand changement dans sa vie depuis notre dernière rencontre s'appelait Zoom, un golden retriever qui ne le lâchait pas d'une semelle et qui nous accueillit comme s'il nous avait toujours connus en nous sautant autour en jappant. Il nous faisait la fête comme si nous revenions au bercail après une longue absence.

– Je ne sais pas ce qu'il a ! avait dit Luc, gêné, il ne fait jamais ça.

Eather l'avait finalement pris dans ses bras pour le calmer en s'asseyant à la table de la terrasse. C'était drôle de voir ce gros cabot sur les genoux de la blonde. On se regardait incroyables.

– Ton chien doit kiffer les Néo-Zélandaises, avait-elle ri.

– Tu es la première qu'il rencontre !

– Il est trop cool en tout cas, j’en avais un sur le bateau de mes parents, je ne sais même pas s’il est toujours en vie.

Comme à son habitude, Luc ne posait jamais de questions, il parlait peu et ce n’était toujours pas le genre de type à couper la parole aux autres. Il nous regardait évoluer dans sa maison avec un petit sourire. Eather, par moments, venait se serrer contre moi. Elle semblait s’étonner de la décoration de la maison, un bazar d’antiquités et de meubles que Luc avait rapporté de ses voyages.

– C’est beau ici, a-t-elle seulement dit, c’est tellement beau ! Puis, la minute d’après, elle a disparu sous la douche.

Je restais à discuter avec mon ami. Nous reprenions sans doute une conversation qui datait de l’année dernière en buvant une bière. Un peu plus tard, Eather était revenue s’installer dans un fauteuil. Elle portait une robe courte claire achetée à la friperie qui laissait ressortir le ton cuivré de sa peau, les lignes douces de ses cuisses en fuseau dessinaient à l’encre brune des volutes sur le drapé du tissu. Elle avait sa guitare et s’est mise à jouer. On était resté comme deux idiots à regarder... A écouter. C’était vraiment une jolie fille qui en plus jouait divinement bien. Le chien à ses pieds, l’ombre d’un palmier sur l’épaule. Rien ni personne ne pourrait jamais me voler ce stéréotype digne du bonheur de surfeur en contre jour. Même les publicités pour les boissons gazeuses n’osent plus faire de machins pareils. Elle me regardait et a commencé à chanter, comme si elle cherchait ses mots. Avec la voix qu’elle avait, je crois que mon cœur aurait pu s’arrêter là, stopper, se mettre en grève que je n’aurais pas réclamé auprès du service après-vente.

Sa voix cassée cherchait l’histoire de cette maison, celle qui se reconstruisait au fur et à mesure que les amis arrivaient.

C'était bien comme idée.

J'avais enfin vécu ce fameux moment où une fille te chante une chanson d'amour. Le truc dont tout le monde rêve et nom d'un chien cette fille chantait divinement bien !

Même Luc restait pantois. On se regardait en faisant tinter nos bières. Alors là, il était aux anges et il n'y avait plus de place sur son visage pour élargir le sourire.

Je dormais dans le canapé et Eather avait la chambre d'ami. J'avais pensé deux fois aller la rejoindre, mais je me suis dit qu'elle viendrait si elle en avait envie. Ce n'était pas le genre de femme à s'encombrer de choses compliquées. Je me réveillais dans la nuit tandis elle se glissait contre moi sous le plaid.

- J'ai trop froid toute seule, a-t-elle dit en français avec son délicieux accent puis elle se calait contre moi en me donnant un baiser sur la joue. Elle s'était collée en chien de fusil, le dos contre mon ventre.

C'était terrible de sentir son corps allongé contre le mien. Et comme elle remarquait une érection légitime, elle s'était retournée et a juste murmuré le plus naturellement du monde.

- On fera demain, d'accord ? Ce soir je suis trop fatiguée.

- Tu as envie ?

- Bah oui. Justement c'est pour ça, j'ai envie que ce soit bien !

Je ne dormis pas mais je restais là à goûter le parfum de ses cheveux et sa respiration.

Comment peut-on rester ainsi sans bouger, collé contre les fesses de la femme que l'on désire, c'est surréaliste. Mais à ma grande surprise, c'est aussi incroyablement magique et tendre.

Le lendemain était un dimanche et Luc nous a proposé d'aller à Fernandina pour la journée. A deux heures de route de Savannah.

Il y a en Floride ce genre de plage où l'on peut faire un vrai pique-nique avec le chien et les grillades. On descend la Chevrolet sur les plages et on s'installe comme des Américains moyens pour regarder la mer et écouter de la musique country.

Luc était venu avec Margie, une cliente à lui qui était seule le week-end car son mari travaillait comme garde-côtes. On s'était bien évidemment interdit de poser des questions. Ce n'est pas notre genre.

Mais la nature de leur relation était sans équivoque, vu l'empressement qu'avait la brune de dévorer mon ami sans le laisser respirer.

Je proposais à Eather de rester ici quelques jours encore. Une idée idiote sans doute, l'impression que tout pourrait être toujours ainsi. Qu'il n'y aurait pas de changement durant les 50 prochaines années. Eather n'envisageait pas de repartir.

Elle me regardait en souriant, se collant contre moi sans répondre.

Il y avait sans doute quelqu'un quelque part qui l'attendait. Quelque chose qui lui dirait qu'il faut s'en aller.

Elle était évasive sur sa vie privée, ses projets et son sourire voulait dire qu'elle aimerait bien rester, mais que rien n'était certain.

On avait assez de fric pour tenir trois ou quatre mois et Luc se faisait une joie de nous garder un peu. Avoir de la compagnie le changeait de ses longues périodes de solitude, il nous demanderait juste de nous éloigner quand ses enfants viendraient pour les vacances scolaires. Il ne fallait

pas compliquer la vie de sa progéniture française qu'il ne voyait que deux ou trois fois par an.

– J'ai de l'argent, tu sais, il ne faut pas t'inquiéter, avait juste répondu Eather. On pourrait aller à la Nouvelle-Orléans quand ses enfants seront arrivés. J'ai toujours rêvé d'y aller en amoureux.

Elle s'était mise à m'embrasser comme si ma proposition de rester avait été l'élément qu'elle attendait pour mesurer la force de mon engagement.

La Nouvelle-Orléans semblait indispensable, on descendrait Bourbon Street avec les touristes comme d'autres vont à Venise ou au jardin du Palais-Royal.

Car c'est là qu'ils y voient l'endroit idéal pour partager l'inoubliable.

A la station service, sur le retour, il y a eu cette jeune fille qui tout à coup s'est mise à crier en regardant Eather sortir des toilettes.

Elle a tendu un papier sur lequel Eather a écrit quelque chose.

– Qu'est ce qui lui prend ? ai-je demandé lorsqu'elle était montée dans la voiture.

– Je ne sais pas, elle est folle.

Ce soir-là, Luc nous a déposés et est reparti raccompagner son amie Margie.

Eather m'invitait dans sa chambre.

Je m'attendais à ce qu'elle me saute dessus, mais au contraire elle me demandait de rester là. Elle avait calmement sorti sa guitare, jouant un morceau pour avoir mon avis. C'était évidemment génial. J'ai voulu la questionner, je soupçonnais tout à coup une cruelle vérité

mais trop tard, elle était déjà dans mes bras et sa peau douce m'empêchait de discerner la réalité des arpegges qui accompagnaient la certitude de nager dans un rêve. Je voulais savoir pourquoi mon avis lui importait à ce point. Il n'y avait plus que ce texte et cette histoire de la pluie à Londres qui sonnait dans sa chanson et coulait sur mon visage. Cette fille pleurait en faisant l'amour. Décidément, elle ne faisait rien comme tout le monde. Elle pleurait à chaudes larmes en m'embrassant, et continuait tout en prenant son plaisir. C'était déroutant et terrible. Je décuplais mes efforts pour l'envelopper de tendresse et la serrer dans mes bras, boire ses larmes, avaler et épancher ses tracas. Mais toute mon attention semblait encore plus décupler sa détresse. Elle n'en finissait plus de sangloter en m'embrassant et en me disant qu'elle aimait ce que nous étions en train de faire. Je n'y comprenais rien mais au bout d'un moment cet épanchement se mêlait au plaisir pour nous accrocher l'un à l'autre et il ne restait plus dans le silence de la maison que nos respirations saccadées et nos peaux ruisselantes pour démêler ce qui était larmes, gémissements et jouissance. Tout ne pouvait être que parfait.

L'eau de rose coulait à flot on se serait cru dans la partie romantique et désespérée d'une histoire de Jane Austen. Ce moment était en général le préambule à un drame que je pressentais sans savoir d'où ni comment il allait me tomber dessus.

On était resté plusieurs semaines comme ça à traîner dans Savannah. Le soir, Tudor Heikel le voisin de Luc venait avec ses filles écouter Eather chanter. Je crois que j'aurai dû comprendre à ce moment-là ; mais évidemment je ne

voulais pas imaginer une autre réalité que celle que je vivais avec elle.

Tudor, un grand black baraqué qui élevait seul ses filles, riait fort et parlait beaucoup. Durant l'hiver, c'était lui qui remontait le moral à Luc quand ce pauvre Frenchy se morfondait seul dans sa grande maison vide.

On se moquait de notre ami et c'est alors que Margie était arrivée. Elle avait senti de loin l'odeur des saucisses grillées et son mari était encore absent. Discrètement, Tudor s'était éclipsé en se faufilant à travers la haie mitoyenne.

Eather et moi avons décidé de nous éloigner pour aller le long de la plage. Et ainsi laisser la maison à Luc et Margie pour la soirée. La belle épouse délaissée avait des ébats tapageurs qu'il ne nous convenait pas de partager. On fumait en marchant et en regardant le ciel. Eather s'était collée contre moi. Face au fracas des vagues, elle me racontait son enfance sur le bateau. Cette vie étrange, ballottée d'école en école d'éducation française ou anglaise. Une vie d'errance à laquelle elle avait dû s'habituer.

– En fait, je ne suis pas faite pour avoir des attaches, c'est sans doute pour ça que je suis tombée amoureuse de toi !

Je n'avais pas répondu et pris juste cela pour une déclaration d'amour. La vie à travers ses yeux ressemblait un peu à une bande dessinée : on dirait que tous les sentiments n'y sont pas linéaires. Qu'il n'y avait pas d'ambivalence ou d'alternative.

Je ne savais que répondre car ma vie est bien banale face à l'incroyable voyage de la sienne.

– Tu sais, j'ai un peu menti sur mon âge, a-t-elle dit. Ça doit être pour ça, mais quand on est une femme tout le monde te donne 25 ans pendant des années alors tu finis par le croire. Et 15 ans plus tard, tu te retrouves devant une autre

personne qui te ressemble et qui te dit : voilà c'est moi je veux sortir, je veux exister. Regardez-moi, je m'appelle Eather, et je ne suis plus une midinette. Je suis une femme avec des émotions, une mémoire, de l'insouciance et de la détresse. On n'échappe pas à cela.

– C'est un état d'âme pour chanson pop, ce que tu me racontes là, on dirait.

– Tu ne crois pas si bien dire, gros malin, et bien justement c'est exactement ça, avait-elle dit en m'enlaçant.

Elle laissait le silence se poser avec la mer et les vagues au fond. Je crois que si on avait été dans un film, il y aurait eu des violons. D'ailleurs, il y en avait mais je ne le savais pas.

– Rentrons, il fait froid, si Margie est encore là on ira dans la Ford. Maintenant, j'ai envie de faire l'amour, avait-elle dit.

– Ça va t'exciter de faire des câlins dans la voiture, ça va te rappeler ton adolescence.

– Oh le mufle ! avait-elle crié en me coursant sur la plage. Toi, si je t'attrape !

Et en effet, elle m'avait rattrapé et oui on était tombé dans le sable.

Le lendemain, tout a commencé à se bousculer. Un type s'était accroché à Eather sur « *Waters Avenue* ». J'étais en train de mettre dans le coffre les sacs du take away chinois qu'on venait d'acheter pour le soir, quand j'ai vu ce grand mec en costard qui discutait avec elle. Comme je m'étais rapproché, j'ai vu qu'il lui tenait le bras et que l'échange avait l'air plutôt vif. Quand j'avais voulu m'interposer, un grand éclair filandreux m'a percuté et je me suis retrouvé par terre. Lorsque je me relevai, le temps que je comprenne que j'avais pris la mandale du siècle, le type s'éloignait calmement et Eather me soutenait. Ce type avait une droite d'acier que je

n'avais pas vu venir.

Tudor Heikel, qui était avec nous, avait relevé le numéro de la voiture du cogneur : une Impala noir immatriculée à New York.

– Tu vas avoir un sacré coquard, avait-elle seulement dit, viens vite, on s'en va.

– Mais il voulait quoi ?

– Laisse tomber, je t'expliquerai.

Mais elle ne m'a rien expliqué, s'était juste contentée de me soigner lorsque l'on était rentré à la maison.

Les semaines passaient sans qu'on y prenne garde.

Un soir, sur la terrasse, Tudor et Luc m'avaient demandé si j'allais rester. J'avais avoué que je n'en avais aucune idée. Même si j'ai souvent pensé qu'il faudrait bien un jour que je m'installe quelque part. Mais la question du lieu n'était pas cruciale : la vraie question était plutôt avec qui... Eather aurait en effet pu être à l'origine de ce genre de projets. Mais je ne crois pas que cette histoire se serait satisfaite de conformité.

Eather avait transformé le jardin mitoyen de Luc et de Tudor en un véritable chantier. Elle avait planté des bambous, des palmiers, des fougères. Elle entraînait dans cette folie de reconstruction végétale les filles de Tudor, deux belles métisses qui jardinaient avec passion. En criant et en riant aux éclats. C'était incroyable de les voir s'acharner à retourner la terre, à planter et recomposer cet espace en friche pour en faire un lieu magique. Le chien dans leurs pattes fouinait avec elles dans la terre. Semblant vouloir à son tour contribuer à l'œuvre du paysager. Il y régnait désormais l'impression d'une jungle tropicale.

Le nouvel espace devint un refuge ombragé où l'on apprécierait de se cacher, pensait-elle. Je la regardais, assis sur la terrasse, s'acharner à donner vie à ce coin de terrain abandonné. C'était incroyable de voir cette fille développer tant d'énergie pour reconstituer une sorte de sous-bois tropical. Elle avait fait livrer deux énormes palmiers Bon Voyageur par un entrepreneur. Surveillant la manœuvre, aidant à la manutention des arbres que l'on descendait du camion avec un bras articulé, Luc admirait la construction et passait de longues heures à discuter avec Eather en rentrant de sa journée du boulot. Il n'en revenait pas. On y installerait peut-être une tonnelle et c'était désormais un nouveau lieu dont les deux familles pourraient bénéficier sans se gêner.

– Tu ferais fortune comme paysagiste, tu sais. Quand je vois ce que tu as été capable de faire en quelques semaines, je n'en reviens pas.

Elle ne répondait pas, se contentant de dire que ce serait l'endroit où elle s'installerait l'après-midi pour jouer de la guitare avec les filles de Tudor.

Elle envisageait sérieusement de leur donner des cours.

Je réfléchissais à occuper un petit coin d'atelier dans le garage de Luc dont l'hospitalité semblait sans limites. Je lui offrirai une grande toile pour l'en remercier. Me remettre à peindre après des années de cavale était une expérience étonnante. Je crois que je prenais plus de plaisir à voir l'étonnement de mes amis devant mes grands formats que de satisfaction dans l'ouvrage réalisé. Il y avait pourtant dans ma peinture le pressentiment de la déchirure que toute harmonie colorée imposait. Je n'arrivais pas à ressentir autre chose.

Mon immobilisme nouveau m'étonnait. Pour une fois, j'étais arrivé au bout d'une route. J'avais posé mon sac. Ce que je pensais comme une étape était en train de devenir un refuge, un havre de paix. Eather remplissait le réfrigérateur, m'entraînant au mall pour fourbir des tonnes de victuailles dans le chariot. Elle semblait dépenser sans compter, ce qui je l'avoue était fort reposant pour Luc et moi qui ne roulions pas sur l'or à cette époque.

Hélas, tout n'est pas aussi simple.

La fin des routes est quelque chose qui m'a toujours fasciné. Eather était parfois maussade le soir. On fumait en racontant des histoires qu'on avait lues dans des bouquins. Luc, qui lit beaucoup plus que moi, avait le don de mélanger les personnages pour inventer de nouvelles histoires. Mais le récit de madame Bovary avec un coup dans le nez et deux joints devenait totalement surréaliste. Eather essayait de prendre sa défense à plusieurs reprises. Je tentais de redonner du sérieux au drame amoureux. Il n'y eut rien à faire.

– Je crois, dit-elle, que vous n'êtes que des êtres insensibles. Mais je crois aussi que j'ai de la chance d'être à vos côtés. Vous me montrez qu'on peut s'accrocher désespérément contre la paroi d'une falaise à pic pour semer son ombre.

– Je crois que tu es un peu défoncée surtout...

– Je glisse pourtant sans rien pouvoir faire. On est des naufragés, c'est ça la vérité ?

Elle pleurait.

La nuit fut courte après cette soirée. Je suis sorti marcher un peu dans les premiers rayons du soleil.

Tudor Heinkel qui comme moi se levait très tôt le matin, me

fit signe de venir prendre le café sur sa terrasse.

– Ecoute, je sais que je n’ai pas à me mêler des histoires des autres mais je voulais te dire que j’ai revu le type l’autre jour.

– Lequel, ai-je demandé surpris.

– Celui qui t’a mis une droite.

– Oh merde, je l’avais oublié.

– Il tournait autour de la maison. A mon avis, Eather est dans une histoire louche avec ce mec.

– Qu’est ce qui te fait dire ça ?

– Tu sais, la fois où il t’a agressé j’ai relevé sa plaque.

– Ah oui, t’as fait ça ?

– On ne sait jamais, si jamais tu avais voulu déposer plainte, enfin bref j’ai posé la question à Kline Opel qui habite un peu plus loin, il travaille au service des immatriculations du comté. C’est un type super chouette qui a une incroyable collection de bestioles bizarres dans un vivarium.

Tudor Heinkel était un type extraordinaire mais aussi le champion du monde des digressions. Il pouvait sans s’en rendre compte vous raconter une histoire et passer sans vergogne à une autre sans se rendre compte qu’il n’avait pas fini la première. C’était à la fois étonnant et déroutant. Cela donnait parfois un côté totalement surréaliste à nos conversations. Cette fois pourtant, je l’interrompais, impatient de savoir pour mon boxeur de New York.

– Et il t’a dit pour la voiture du mec, alors.

– La voiture ? Quelle voiture ? Ah oui, excuse-moi, eh bien figure toi que ce mec est un détective privé.

– Waouh ! ai-je lâché. Comme dans les films ? Moi qui croyais que c’était un mari jaloux ou un amoureux éconduit. Alors là c’est du lourd.

– Il a fait des photos de la maison de Luc je crois.

– Tu crois que je dois en parler avec Eather ?

– Tu sais, j’ai connu une fille un jour à Tempa, c’était quelques années après la naissance de mes filles et ma femme était encore en vie. Et bien tu ne me croiras pas mais cette fille sortait avec moi mais en même temps elle avait aussi un mari et deux enfants avec un autre et un mec régulier dans un appartement en ville. Elle passait de l’un à l’autre sans que ça la gêne. Tu ne vas pas me croire, mais lorsque je l’ai appris et que je lui ai demandé de m’expliquer elle m’a jetée comme un malpropre en me disant de m’occuper de ce qui me regarde. T’imagine ça, toi ? T’imagine ça ?

– C’est incroyable.

– Le pire c’est que j’étais vraiment amoureux de cette fille, en plus.

– Oui, je crois que je vois ce que tu veux dire. Je vais laisser venir alors.

S’il y a bien une chose qui n’est pas besoin d’aller chercher dans la vie, ce sont bien les emmerdements. Ceux là arrivent d’eux-mêmes sans invitation je n’avais donc aucune intention de les attirer davantage en interrogeant mon amoureuse. J’avais moi aussi à ce moment-là besoin de me mettre en veilleuse des turpitudes de l’existence.

En France, c’étaient les vacances scolaires et les enfants de Luc arrivaient. Comme convenu, on avait fait nos bagages. On était parti à Pensacola quelques jours. Tout était parfait, j’avais l’œil dégonflé, la douceur du printemps et les attentions d’Eather m’avaient fait oublier cette mésaventure. Elle se confiait de plus en plus, évoquait son enfance, sa sœur. J’essayais d’en savoir plus sur le type qui m’avait dérouillé. Elle restait évasive, mais je devinais qu’elle cachait

des vérités douloureuses. Tout se passait comme si la vie d'avant notre départ de Paris n'avait jamais existé. Elle aussi avait fait table rase.

On s'était retrouvés jetés sur la route, comme à notre arrivée et heureux de n'être que tous les deux. Eather avait posé les pieds sur le tableau de bord et se mettait du vernis à ongles. J'imaginai que c'était un truc d'adolescente ou un machin qu'elle avait vu dans les films et qu'elle avait toujours rêvé de faire.

On n'efface jamais tout à fait son passé, disons qu'il se comporte comme une ombre, elle nous suit, et parfois à certains moments de la vie on la retrouve.

– Pauvre Peter Pan, dit-elle, condamné à rester un enfant.

– Tu n'aimais pas l'enfance ?

– Ah non, je détestais ça, je n'avais qu'une seule impatience : être grande et partir voyager, faire ce que je voulais.

La route nous menait à la Nouvelle-Orléans. Et on y avait retrouvé des amis français qui tenaient un bar un peu à l'écart du French quarter. Je pensais dormir chez eux mais Eather avait insisté pour qu'on s'installe dans un magnifique hôtel du centre.

Ce soir-là, on avait croisé dans un restaurant, un vieil ami : Franck Donnel avec une latino. Comme à son habitude, il était ivre mort. Encore assez lucide pour s'attarder sur Eather et la gratifier d'une tonne de compliments. Je ne l'avais jamais vu comme ça.

– Eh bien mon vieux, t'as tiré le gros lot, a-t-il dit lorsque nous nous sommes séparés.

J'avoue que je n'ai pas du tout aimé sa remarque.

On avait fait la fête durant toute la semaine à la Nouvelle-Orléans. On buvait trop, on se baignait tous les soirs dans la

piscine sur le toit de l'hôtel.

Franck et d'autres amis passaient réclamer à Eather une chanson. Un soir seulement elle avait sorti sa guitare et avait improvisé un mini concert pour la petite troupe... Comme ça, sur le toit de l'immeuble. On se serait cru dans les seventies. Le problème, c'est qu'il y avait toujours des gens qui faisaient des photos ces soirs-là. Des filles lui demandaient des autographes, je les trouvais étranges. Jamais je n'aurais imaginé qu'une touriste qui chante sur une *rooftop* puisse engendrer un tel engouement. J'avais commencé à flipper car tout ça me dépassait.

– Ce sont des chansons que j'ai écrites à Savannah, expliquait-elle.

– Cette fille est une étoile filante, mon vieux, a juste dit Franck en partant.

– Explique-toi, Franck, ai-je demandé, tu es bien énigmatique.

Il me regardait avec un sourire étrange. Ce sourire qu'il faisait à chaque fois. Difficile de dire si ce n'était pas plutôt une grimace.

– Ne me dis pas que tu n'es pas au courant ? Tu me fais marcher, a-t-il dit en riant. Cette fille est célèbre en Nouvelle-Zélande. Tu n'es pas naïf au point de ne pas savoir ça ? Elle ne t'a rien dit ? Appelle-moi, je te raconterai.

Puis il était parti en chantant et en criant dans l'ascenseur avec sa belle brune qui le soutenait en l'engueulant en espagnol.

– Si tu ne fais rien en septembre, viens me voir chez moi en Louisiane tu vas aimer et je te raconterai une histoire incroyable à propos de ma femme.

– Promis, Franck, ai-je dit avant que la porte ne se referme. On était resté encore une semaine dans ce palace. Je trouvais

que tout allait plutôt bien. Je n'avais pas envie de me compliquer la vie et, comme je racontais à Eather les propos de Franck, elle s'énerma et me dit que c'était n'importe quoi. Je repensais à la fille que Tudor Henkel avait connu à Tempa et je n'insistais pas.

Je me foutais cordialement du passé et je ne voulais pas perdre Eather. Je me moquais un peu du reste. J'acceptais donc de séjourner une semaine de plus ici. Ce qu'il me restait d'argent allait y passer. Si l'on ajoutait à cela que mon visa n'était pas élastique, la fin du voyage arrivait.

Comme j'en parlais à Eather, elle m'avoua qu'elle avait un visa travail et qu'elle pouvait rester au-delà des trois mois touristiques.

C'était étrange tout à coup. Comme si tout un pan de sa vie était en train de m'échapper ce soir-là.

– Je ne crois pas que ce sera toujours comme ça, avait-elle dit, j'aimerais, tu sais, mais ce n'est pas possible. Tu vois bien que tout est en train de me rattraper.

– Je ne comprends pas.

– Rentrons à Savannah, je t'en supplie, ici trop de gens me connaissent. J'ai peur. Personne ne me trouvera là bas.

– De quoi as-tu peur ? ai-je demandé

Mais plus rien ne sortait de sa bouche, elle pleurait.

– Il faudra bien que j'aille à New-York. Que je règle certaines choses. Et puis il y a ma famille.

– Tu as des engagements ? Et pourquoi ne pas aller voir tes parents ?

– Pourquoi pas, a-t-elle souri, j'aimerais beaucoup te les présenter, tu sais. Je suis sûre que tu adorerais ma sœur. Elle est bien plus jolie que moi, remarque. Non, je crois pas que je vais te la présenter tu vas la draguer, avait elle dit en riant.

– Mais non, tu es folle ! Pourquoi voudrais-tu que je séduise

une copie alors que j'ai la chance d'avoir l'originale.

– On ne peut pas faire avec sa vie comme avec ta maison, tout raser et tout recommencer, avait-elle seulement murmuré.

Elle m'embrassait, me disant qu'elle avait le mal du pays, le mal de Savannah. Je n'y ai pas cru un instant et encore une fois elle a pleuré en me faisant l'amour.

Le lendemain matin, je suis descendu à la réception de l'hôtel. Quand j'ai demandé la note, le type de l'accueil m'a annoncé qu'elle avait été réglée. Il m'a indiqué un homme qui lisait le journal dans un des fauteuils du hall. Le grand mec s'est levé m'a fait un signe de la tête. J'ai reconnu le boxeur de Savannah. Celui qui m'avait assommé sur Waters Avenue.

Je n'en revenais pas.

Je suis remonté au pas de course pour raconter cette incroyable histoire à Eather. Lorsque je suis entré, la chambre était vide et les valises d'Eather étaient déjà descendues.

Il n'y avait qu'une feuille griffonnée sur la table.

Un petit mot d'amour avec une écriture très ronde et adolescente. Ça devait parler de notre voyage, des chansons à écrire, d'enfants qui manquent à une maman amoureuse d'une liberté impossible. De falaises et d'ombres... Enfin bref un tas de thèmes stupides pour chansons pop. A côté, elle avait laissé posé un journal à mon attention. C'était un magazine de musique pour adolescentes avec la photo d'Eather en couverture et un titre. Alors qu'elle avait disparu depuis plusieurs mois, elle revenait avec un nouvel album et un énorme contrat avec une maison de disques. A l'intérieur j'ai feuilleté cette follicule où ce salopard de journaliste

disait qu'elle était mariée avec un acteur américain et qu'ils
avaient deux filles.
Je n'ai jamais revu Eather.

*Quand je me retrouvai dans le silence vétuste de la petite
salle d'attente, je fus repris par la sensation d'être précipité
au fond d'un puits tari depuis vingt ans, dont ne
s'approchait plus aucun humains. C'était aussi poussiéreux,
aussi insipide, aussi lamentable que l'interview d'un boxeur.*

La petite sœur – Raymond Chandler.

Table des matières

Avant-propos.....	7
Martini gin.....	11
Il neige sur Savannah.....	49
L'Atchafalaya	91
Les girafes du Texas	119
17, avenue Ledru-Rollin	161

Remerciements,

*A Lydie qui m'a fait poser les pinceaux pour prendre la
plume,
A ma chère Mé Li à qui je dois le titre puisque c'est ainsi
qu'elle me qualifie,
A vous, à toi*

Du même éditeur :

« *Nuits off* »

Laurent Nicolas

« *18 histoires d'une menteuse* »

Dominique Hadjadj-de Liège

« *L'insolence du quiproquo* »

recueil collectif

Christophe Atalante, Fabrice Dayron, Dominique de Liège, Laurent Nicolas, Stéphan Pardie, Bernadette Paviot, Virginie Sallé, Jacques Tammam, Gilles Verdet

« *Le sourire du singe* »

Laurent Nicolas

« *Autopsie d'un mensonge* »

Dominique Hadjadj-de Liège

« *Histoires d'amour sans queue, ni tête* »

recueil collectif

Anaïse Valente, Caroline Capossela, Dominique Hadjadj-de Liège, Francesca di Mattia Bikbova, Laurent Nicolas, Spiridon Bundita Touloupe, Stéphan Pardie, Virginie Sallé

« *L'Ecume, la Mer et la confiture de groseilles* »

Stéphan Pardie

« *Petit traité à l'intention des Rossignols* »

recueil collectif

Ariane Bois, Samuel Lévêque, Caroline Capossela, Elodie Fonteneau, Stéphan Pardie, Aude Berthelot, Shawness Youngshkinen, Antoine Lefranc, Béatrice Ruffié Lacas, Anthony Boulanger, Virginie Sallé, Florence Cochet, Tamara Piralian, Laurent Nicolas, Dominique Hadjadj-de Liège

« *Les amuse-gueules* »

Caroline Capossela

« *Le voleur de silhouettes* »

Laurent Nicolas

